

Ciné.



Dans ce numero :
**JEUNES ESPOIRS
FRANÇAIS**

mondial

**TOUS
LES VENDREDIS**

4^F.

N° 41 - 5 Juin 1942

Marianne Hoppe,
l'émouvante
interprète de
l'Heure des adieux
qui sortira pro-
chainement.

Photo U. F. A. - A. C. E.





Ledoux, professeur au cours Dullin, montre une scène à un élève.

L'École des Vedettes

DÉCOUVRIR de nouvelles vedettes, permettre à de jeunes talents de s'affirmer, guider les gestes encore hésitants, former des élèves en les révélant à eux-mêmes... pour le réalisateur, qu'il soit directeur de théâtre ou metteur en scène de film, cela a toujours représenté une tâche passionnante.

C'est aussi une œuvre dont l'art dramatique a besoin pour puiser sans cesse une matière fraîche indispensable à son rayonnement. Car il est un terrible dévorateur d'espérances, d'enthousiasme. Il ne vit que par ce renouvellement incessant, et la flamme qui l'anime est d'autant plus vive que les sacrificateurs — tels ceux du Moloch antique — lui apportent plus d'aliments...

Ces sacrificateurs sont aujourd'hui des hommes comme Charles Dullin et Jean-Louis Barrault, Julien Bertheau et René Simon, tous animés d'une foi profonde en leur mission. C'est pour cela sans doute qu'ils sont durs parfois pour leurs élèves, comme ils l'ont été pour eux-mêmes. Mais, pour être empreint de vérité, il de rebuter les jeunes, de les brusquer quand il convient, ils ne craignent point résisteront ceux qui ont la foi, le cran qui fait les vrais artistes.

On s'est bien souvent servi de ce thème, à l'écran, pour y placer une intrigue habile. On a greffé autour de lui des drames d'amour et des rivalités artistiques. Le souci de René-Guy Grand, en tournant un documentaire sur les cours d'Art dramatique, est sans doute plus modeste. Mais, pour être empreint de vérité, il n'en sera que plus passionnant. **Etoiles de demain** n'est pas un titre vain... Peut-être, dans quelques années, retrouverons-nous dans ces images un visage que la gloire aura auréolé... Et le « court métrage » de René-Guy Grand nous aidera à mieux comprendre alors par quels chemins on parvient au succès.

Dullin, professeur et acteur, affronte Jean DORVANNE, les projecteurs en même temps que ses élèves.



Photo Grano.

A propos d'une déclaration de M. Louis E. Galey

le Cinéma Français doit produire de bons films!

La production française s'organise. La guerre avait réduit brusquement l'effort du film français. On pouvait craindre que la défaite ne le ruinât définitivement. Or, deux mois après l'armistice, la première production française d'après-guerre sortait à Paris.

Depuis, nos studios, un à un, ont ouvert leurs portes. Nos artistes et nos techniciens sont rentrés; une cinquantaine de films ont été réalisés. Ce résultat, dû à la compréhension des autorités occupantes, est assez satisfaisant, étant données les conditions dans lesquelles les producteurs durent travailler. On ne recula ni devant le risque, ni devant les difficultés.

MM. Raoul Ploquin et Louis Galey, responsables de sa destinée, ont leur part dans cette réussite. Ils ont su prendre les mesures qui convenaient, mais ils n'entendent pas s'arrêter en chemin. Ils montrent plus d'exigences à mesure que s'établit leur fief. Et leur déclaration récente annonce une nouvelle étape dans l'organisation du cinéma français. On retiendra ces paroles comme une promesse et un engagement dont notre production doit bénéficier sans tarder :

« Cette production cinématographique française de 1941-1942 a suscité bien des commentaires. Mais elle a eu un mérite qui lui fait pardonner ses défauts : elle a existé. »

« Il s'agit aujourd'hui de préparer l'avenir. En accord avec les autorités occupantes, le Service du Cinéma et le C. O. I. C. ont préparé un plan d'ensemble de la nouvelle production 1942-1943. »

« Deux idées principales ont présidé à l'établissement de ce plan :
1° Supprimer, pour le cinéma, la ligne de démarcation entre les deux zones.

« Désormais, il n'y aura plus qu'un seul cinéma français. Toutes les sociétés de production devront avoir leur siège à Paris, qui sera le centre unique de notre cinéma. Les autorisations de produire seront les mêmes, que les films soient tournés en zone occupée ou en zone non occupée. Les productions futures devront avoir l'approbation simultanée du C. O. I. C., de la censure française et des autorités occupantes. L'exploitation des nouveaux films français produits en 1942-1943 aura lieu automatiquement dans les deux zones.

« 2° Maintenir en activité la plupart des firmes qui, dans des circonstances particulièrement difficiles, ont osé prendre des risques aussitôt après l'Armistice.

« Ce plan de production s'échelonne du 1^{er} mai au 30 avril 1943, date à laquelle tous les films du contingent 1942-1943 devront être terminés. Il prévoit l'activité de quarante-trois sociétés de production. Celles-ci produiront un total de soixante-douze films de long métrage.

« Les solutions adoptées permettront :

« 1° De parer au manque de pellicule ;
« 2° De produire le nombre de films nécessaires à l'alimentation du marché français ;

« 3° De tirer le nombre de copies indispensables à l'exploitation et à l'amortissement des capitaux engagés ;

« 4° D'obtenir la qualité qui, trop souvent, a fait défaut à la production 1941.

« Le service du cinéma et le C. O. I. C. ont fait tous leurs efforts pour que l'activité de la production cinématographique française puisse être maintenue. En retour, nous avons le droit d'exiger des producteurs que ceux-ci prennent entièrement à cœur la mission qui leur est dévolue.

« Il ne suffit pas de faire des films dans un but de spéculation pure. Il faut que ceux-ci répondent à des exigences de qualité, tant sur

le plan technique et artistique que sur le plan spirituel et national.

« La pellicule est rare. Nous exigeons des producteurs et des réalisateurs qu'elle soit utilisée à bon escient. Il n'est plus un mètre de film qu'on ait le droit de gâcher.

« Le gouvernement du Maréchal Pétain est prêt à encourager une production cinématographique française d'envergure et de qualité, digne de notre patrimoine artistique et reflétant le vrai visage, les vrais talents de notre pays.

« Dans des cas spéciaux (films de prestige artistique ou d'utilité nationale), il pourra être envisagé une dérogation aux contingents accordés.

« Nul ne doit perdre de vue que le cinéma est un élément primordial de la propagande nationale.

« Chacun doit penser au rôle national et social que doit jouer le cinéma dans l'œuvre de redressement de notre pays. »

D'une part donc, unité dans la production. Le cinéma français retrouve sa direction à Paris, ce qui n'empêchera nullement l'utilisation des studios de Nice et de Marseille, ni celle de beaux décors extérieurs que permettent la nature et le climat de la Provence et de la Côte d'Azur.

Souci d'œuvres de qualité, d'autre part. La valeur artistique et morale des films est la condition essentielle d'un cinéma qui s'impose et qui dure. Il est temps que le bénéfice gagné par la spéculation sur le goût du plus bas public ne soit plus le critérium de la production.

Enfin, un comité directeur, comprenant l'auteur dramatique Marcel Achard, le metteur en scène Roger Richebé et M. Albert Trarieux, directeur de la Société Lumière, vient d'être institué sous l'initiative du gouvernement. Ces importantes réformes ne manqueront pas de porter bientôt leurs fruits.

Pierre LEPROHON



M. Louis E. Galey.

En marge de la vie de BERLIOZ

Ne tirez pas sur les Auteurs!

Le moins averti des spectateurs imagine aisément l'effort que nécessite tant de la part du producteur que de ceux qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui « les collaborateurs de création », la réalisation d'un film comme *La Symphonie Fantastique*.

Aussi, est-ce pour nous une joie émouvante et un encouragement à apprendre qu'à toutes les séances dans tous les cinémas de toutes les villes où il est présenté, notre film est applaudi plusieurs fois en cours de projection lorsque la dernière image s'évanouit sur l'écran. De même, dans l'immense majorité, la critique nous a soutenus avec une compréhension, une bienveillance chaleureuse que nous n'oublions pas. Et nous voulons ici lui exprimer notre gratitude.

Depuis deux ou trois de nos aristarques, réputés professionnels, ayant érigé « la dent dure » en système de travail et l'éreintement systématique en marche-pied de célébrité, ont cru devoir se singulariser en vitupérant avec une rare violence le scénario où nous avons tenté de gloriez la mémoire d'un grand musicien de leur temps. Pour y parvenir, ils ont simulé d'ignorer les plus élémentaires de nos servitudes. Ils ont raisonné dans l'abstrait, d'ignorer les plus exigeantes de la censure, des distributeurs, des lois de l'industrie et du commerce. Ces mêmes critiques, qui furent souvent d'une orthodoxie implacable et se sont indignés que nous eussions donné quelques entorses à la vérité historique, Ce qu'ils acclamaient dans la *Symphonie Inachevée* — qui était pour le moins aussi romançonné que notre *Berlioz* — ils le condamnent dans la *Symphonie Fantastique*. Il est vrai que la première fois que nous sommes rendus compte qu'il était impossible de la porter à l'écran, sans la transposer, sans les solitudes, tant de géniales maladroites, tant de fatalsités tragi-comiques dont le spectateur — dans le temps et le métrage limité dont nous disposons — n'aurait pu pressentir le douloureux secret ; on y trouve enfin une si parfaite et si atroce constance de l'adversité que pas un producteur dans le monde n'eût été assez fou pour s'y aventurer. Au reste, eussions-nous découvert son mécène, qu'un tel film eût été inévitablement mal interprété, mal compris par la grande masse, en raison de ses ellipses et des limites matérielles qu'on lui eût imposées ; il eût inexorablement terni, rapetissé, appauvri par ses vérités inutiles, la mémoire du grand musicien français que nous souhaitons célébrer.

Nous avons pris la peine d'inscrire à la fin de notre générique, pour éviter tout malentendu, deux vers de Paul Géraudy qui exprimaient exactement notre intention :

*N'en fais pas un poète ;
Ce n'est pas la biographie de Berlioz que nous avons voulu reproduire, c'est son souvenir que nous avons voulu perpétuer. Nous n'avons eu d'autre but, en poétisant un peu le quotidien misérable de son existence, que de le rapprocher du cœur des foules, de le rendre plus sensible, de le faire admirer et aimer. Nous croyons y avoir réussi. Tout le reste nous est indifférent.*

Il s'agissait moins pour nous de représenter Berlioz tel qu'il a vécu que tel qu'il doit survivre dans la pensée des hommes.

Un grand journal n'a-t-il pas écrit, à propos de notre film : « Il n'est pas absolument gênant de surprendre certaines variantes dans les événements, si cela doit leur donner un ton plus spectaculaire, plus attractif, et leur permettre de mieux accrocher l'intérêt du spectateur. »

Voilà la meilleure réponse que nous puissions faire puisqu'elle n'émare pas de nous. Le public, lui aussi, a répondu et continue de répondre tous les soirs.

Nos détracteurs — nous en avons des témoignages innombrables — n'ont obtenu que la réprobation de leurs lecteurs ; ils n'ont fait de tort qu'à eux-mêmes. Leur attitude, devant l'un de nos premiers efforts accomplis depuis l'armistice, n'en reste pas moins affligeante. Ces hadins entrepreneurs de démolitions, ne mettent pas la main à la pâte, ne sont jamais les ouvriers.

C'est un grand avantage de ne rien avoir fait, a écrit Rivarol, mais il ne faut pas en abuser.

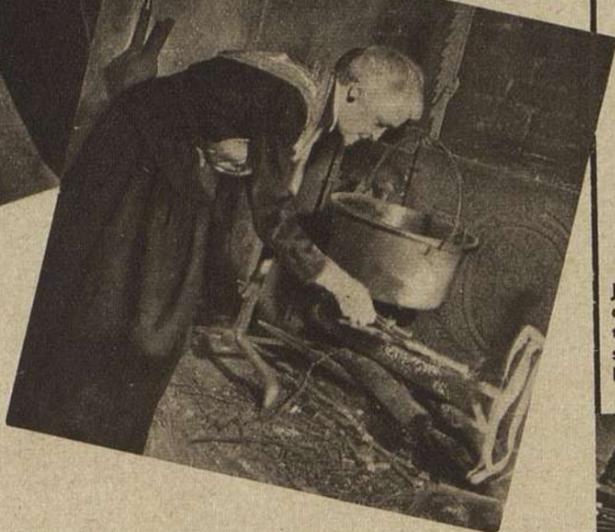
Jean-Pierre FEYDEAU et H.-André LEGRAND.

HAUT VENT



Charles Vanel joue le rôle d'un basque émigré autrefois "aux Amériques".

Marcelle Géniat, gardienne du foyer, ramènera-t-elle à la terre, ceux qui l'on désertée ?



EN pénétrant sur le plateau où Baroncelli tourne *Haut-le-Vent*, on est immédiatement dans « l'ambiance ». Le décor représente la salle commune d'une ferme basque que l'on ne saurait confondre avec aucune autre. Les vaisseliers, les vieux bahuts, l'escalier aux balustrades de bois ont du caractère, et par-delà la fenêtre, une belle découverte ouvre ses perspectives sur l'horizon montagnard du pays de « Ramuntcho »...

Deux hommes ont pris place à la table, devant un quignon de pain et une bouteille de vin, distribués parcimonieusement par l'accessoiriste responsable des vivres. L'un est Charles Vanel qui tourne à nouveau après avoir fait un long séjour en Côte d'Ivoire où il compte d'ailleurs repartir bientôt en mission... Dans le film, il

revient « des Amériques » où, comme tant de ses compatriotes, il avait émigré autrefois. L'autre est Gilbert Gil, qui joue le fils... L'amour de la terre natale viendra-t-il chanter à nouveau au cœur des exilés ?

Deux beaux visages : ceux de Mireille Balin et de Francine Bessy, contribueront aussi à retenir au pays basque les deux hommes. Et Marcelle Géniat usera de toute son énergie de paysanne afin de ramener au domaine ceux qui l'avaient abandonné pour tenter une hypothétique fortune.

Thème actuel, on le voit, tout parfumé de l'odeur du terroir. Et c'est sur place, à Saint-Etienne-de-Baigorry, au cœur du pays basque, que Jacques de Baroncelli tournera les extérieurs de ce film à la gloire de la terre française.



Jean Parédès, auteur de scénarii humoristiques...



Jean Parédès "enlève" Denise Bréal...



L'IMPRESARIO de Denise Bréal et de Jean Parédès leur a déclaré qu'ils formaient le couple le plus fantasiste de l'écran. Mais il n'imaginait pas quel génie délirant il débrillait en leur conseillant de travailler ensemble chaque matin.

C'est que Jean Parédès possède une imagination extravagante qu'il ne contrarie point. Au contraire, il la maintient à l'état d'ébullition constante en écrivant des scénarii, et en improvisant d'invraisemblables scènes dramatiques qu'il joue avec Denise Bréal. Eprise de ce romanque délire, la blonde artiste les interprète avec enthousiasme et... humour.

Ce sont des scènes à grand spectacle qui exigent un décor somptueux et de nombreux personnages.

Les salons de Mme Bréal sont aussitôt transformés en laboratoire d'alchimiste, en caverne, en chambre des machines d'un paquebot ou en cabane de jardinier. Quant aux personnages, ce sont des éléphants de porcelaine — Denise Bréal en possède une belle collection et de toutes les tailles — les autres animaux de verre ou de terre cuite nichés sur les étagères et les vrais animaux... les vivants, le caniche Poussy, les oiseaux très dociles dans leur cage, et le chat dont le nom nous a échappé... mais qui s'est montré, pour un chat, un détestable comédien.

Jean RÉNALD (Voir la suite pages 14-15.)

Il faut bien vivre un peu



Photo N. de Morgoli.

et son interprète Denise Bréal qui ne lui cède en rien en fantaisie.



Dans le décor de la maison basque, on "met au point" sur Charles Vanel. On reconnaît à gauche l'acteur Joffre et Gilbert Gil.

...La course lui a donné de l'appétit...

...Mais... il est livré aux bêtes.

...Denise Bréal, pleure son crime.



Heidemarie
Hatheyer

Etoile de la
Montagne

Il y a cinq ans, Luis Trenker, l'acteur-alpiniste, rencontra pendant une de ses longues promenades dans la montagne une jeune fille ; les cheveux blonds en bataille, vêtue d'un grossier costume de montagnard, seule à... 3.000 mètres d'altitude. Il vit tout de suite, en elle, l'interprète idéale des paysannes rudes, des farouches montagnardes, dont il aime à faire ses partenaires. Après s'être vu rabrouer vertement à plusieurs reprises, Trenker la décida et, quelques mois plus tard, Heidemarie Hatheyer débutait dans « La montagne appelle », aux côtés de Luis Trenker.

Ne croyez pas surtout que la petite sauvageonne ne connaissait rien de l'art dramatique. Elle avait fait ses études à Vienne et au cours de son séjour dans la capitale, elle en avait profité pour étudier la comédie. En même temps qu'elle entrait à l'Université, elle se faisait engager pour jouer un rôle de... servante nègre dans une opérette, dont Sarah Leander était la vedette !

Après avoir joué deux cents fois la même pièce, elle parut sur d'autres scènes, puis retourna dans son pays natal où Luis Trenker la « découvrit ».

Heidemarie Hatheyer ne devait pas tromper les espoirs que l'on mettait ainsi en elle. Et ce fut après « La montagne appelle » le beau rôle et le grand succès de la « Wally » dans le film de Hans Steinoff « La fille au vautour ». Elle y créa un magnifique caractère de montagnarde révoltée contre le sort et contre les hommes, cachant sous une enveloppe de pierre des qualités de tendresse, une sensibilité profonde. Il est vrai que le personnage avait l'âme de l'interprète.

...Maintenant, Heidemarie est une grande vedette ! Et les prochaines productions Tobis nous révéleront toute l'ampleur de son talent... sans pour cela nous faire oublier « Wally », la femme au cœur farouche !

Jean GEBE.

(Photo Tobis.)



Michèle Alfa est une femme d'intérieur...

MARIAGE d'Amour... C'est le titre d'un film que tourne actuellement Paul Meurisse...

C'est aussi le film de sa vie, puisqu'il vient d'épouser dernièrement Michèle Alfa...

Mais oui, tout comme Mlle Dupont et M. Durand, les artistes s'aiment et se marient quelquefois...

Il faut avouer, à leur décharge, qu'ils divorcent plus souvent que les êtres du monde réel...

En grand secret, personne ne devait le savoir, Meurisse et Michèle avaient complété leur mariage (ils avaient même complété — c'est elle qui me l'avoua — d'avoir un enfant !...)

Secret bien gardé... ce qui ne m'empêcha pas de débarquer un jour, au cinquième étage d'un immeuble charmant de la rue de Berri pour surprendre les amoureux...

Michèle rêvait près d'une photo de Meurisse en attendant son bien-aimé. Notre photographe, narquois, grilla une lampe de

MARIAGE d'Amour



L'instinct décisif : les nouveaux époux signent sur le grand livre.

magnésium et prit une photo... Paul Meurisse arrivait... Ce fut un scandale !...

— Je ne veux pas qu'on prenne de photo chez moi... C'est indiscret, et puis, je suis superstitieux...

J'ai dû promettre de ne rien publier avant le jour nuptial...

Jour grandiose, mais plein de fantaisie que celui des noces...

Michèle était émue, Paul Meurisse devenait timide, le maire du VIII^e était lyrique et M. le curé de Saint-Philippe-du-Roule en colère... car notre photographe, toujours narquois, continuait de griller ses lampes et de prendre des photos... jusque dans l'église... Ce fut encore un scandale !...

Et je ne parle pas du couturier qui, se trompant d'adresse, livra le tailleur de Michèle chez le producteur du film que tourne actuellement notre charmante vedette.

Marcel WOLFF.

Un Nouveau Couple ALFA-MEURISSE

« Vive la mariée ! » Tout le monde est là : les parents, les témoins, les amis... dont Denise Bréal.

(Photos Geo Grono.)



Et maintenant en voiture pour Cythère !



Rencontre avec Pabst.



Un peu de footing dans la cour du studio.



Rencontre entre Albert Préjean, Irène Von Meyendorff et Winnie Markus.

UNE SÉRIE

IX.
LE VOYAGE
DES ARTISTES
FRANÇAIS EN
ALLEMAGNE

de Rencontres

par Pierre HEUZÉ

d'un même amour, sans se connaître ni parvenir à se réunir, hélas ! essayaient quand même de former une chaîne... Et tandis que tant d'autres, en signe de haine, fermaient les poings, lui, le grand Allemand, et moi, le Français, déjà, nous marchions les bras entrelacés et les mains ouvertes comme pour mieux laisser vivre notre sang par toute la lumière qu'il y avait dans Paris ce jour-là !

Comme le printemps est doux à Gruenvald où l'on s'attarde après un déjeuner frugal ; comme l'Isar a des câlineries dans ses eaux qui chantent entre les pins... Il y a là Hans Moser, Irène von Meyendorff, Winnie Markus, Ivan Petrovitch, Anton Pointner, les metteurs en scène G.-W. Pabst et Hans Zerlett. Et quelles réceptions amicales, le soir, au plus profond de cette maison des artistes, qui est pareille à celle de Berlin et qui nous prouve qu'on peut à la fois dans un grand pays exiger le bonheur pour tous ceux qui travaillent et choyer plus intimement ceux qui pensent !

Ce fut d'ailleurs une soirée très bavaroise avec Mlle Lucie Rabenbauer, qu'accompagnait Mme Theta Wolfram-Martini et qui tint à chanter avec un lied deux airs français ; et surtout avec les trois musiciens du Tegernsee qui dans leur jeu frénétique nous emportaient à travers les prairies, les forêts et les pentes des Alpes bavaroises.

Et parce que Suzy Delair avait envie de dire merci en notre nom à tous, elle chanta...

(A suivre.)

C'est chic de regarder tourner pensent Junie Astor, Viviane Romance et Suzy Delair.



Quelle histoire drôle a donc trouvée Dary ?



Ce matin-là, à notre porte, bien sage sur rails, notre tramway nous attendait. Un tramway tout bleu qui rappelait à Viviane Romance des souvenirs un peu oubliés d'enfant de Marie. C'est amusant d'avoir à neuf ou dix un tramway de famille. René Dary ne se tenait pas de joie ; cela lui rappelait son premier cheval de bois et il appuyait sur les manettes, trait sur tous les cordons, sans la crainte de la moindre contravention.

Alerte et obéissant, le tramway se comportait comme une auto ; c'est-à-dire qu'il suffisait de l'aiguiller pour qu'il vous mène tout au bout de votre itinéraire et sans l'agacement de le voir ralentir à chaque arrêt facultatif.

Le terminus se trouvait être, au delà de Munich, dans une campagne odorante de pins, qui, dans le ciel printanier m'évoquait quelque environ boisé de station estivale.

Suzy Delair descendit la première ; elle n'abandonne jamais sa place à personne. Plus modeste, Junie Astor se contenta de rester à la sienne ; quant à Viviane Romance, elle peut être à la fois meilleure ou pire selon qu'elle a eu un rêve heureux ou une insomnie. Je ne parle pas des hommes. Sauf exception, en voyage, les hommes n'ont pas d'histoire ; ils se contentent de suivre, ou de dissiper, quand besoin est, les crises de nerfs qui se forment parce que l'une a mis des fleurs dans ses cheveux sans prévenir ou que l'autre a oublié sa fourrure. Les femmes sont les mêmes sous toutes les latitudes : je veux dire qu'elles ont chaud ou froid en fonction de leurs rivaux.

Les studios de la Bavaria sont à Gaiselgastel. Ils sont moins solennels que ceux de la U. F. A., moins opulents que ceux de la Wien-Films, mais ils rappellent davantage ceux de chez nous. On se croirait un peu à Joinville ; et tout à l'heure, sur

les bords de l'Isar, Albert Préjean sera tenté de chercher sa villa de La Varenne, à deux pas de la Marne.

On tourne *Etre une fois le Bon Dieu*, et sur le plateau nous avons la bonne fortune de rencontrer des prisonniers français qui travaillent comme machinistes, comme décorateurs et comme électriciens. Même, je reconnais un de mes amis journaliste, un autre qui s'occupe de production... Nous nous étreignons silencieusement, laissant s'ordonner le courant d'impressions contradictoires qui nous traversent. A eux aussi, la première question qui viendra sur leurs lèvres sera :

— Est-ce qu'on ne nous oublie pas ?...

Ou bien :

— Est-ce qu'on retrouvera notre place ?

Et devant la détrese soudaine qui les assaille, nous mesurons mieux la longueur des jours qu'ils comptent bientôt depuis deux ans... Nous jugeons mieux notre bonheur d'hommes libres en face de ces soldats désarmés qui ne se plaignent pas, qui même, spontanément, par rapport à tant d'autres, s'avouent favorisés... et qui cependant ne désirent plus qu'un grand bonheur : être de nouveau grisés par le ciel de France. Par ce ciel de France dont nous n'avons pas assez conscience parce qu'il est notre pain quotidien et qu'il faut être affamé de son azur, pour en retrouver amèrement sur les lèvres, la saveur persistante. Il y a loin, certes, de cette atmosphère, de ce haut climat d'âmes dépourvues, à toutes les petites mesquineries tracassières dont on sent encore habité, malgré la défaite, tous ceux qui n'ont pas quitté leur foyer, et qui n'ont pas encore su dépouiller surtout leur égoïsme.

Je pense au monsieur qui grogne parce qu'il se trouve trop serré dans le métro ; à la vedette qui a ses vapeurs, au propriétaire qui a encore le cœur — (si j'ose dire) alors qu'on est prisonnier ici et qu'on se bat ailleurs — d'expulser un locataire ;

à tous les mesquins, à tous les vilains, à tous les avilis, à tous les odieux, à tous les fangeux de la vie...

Et je songe soudain, en regardant tel et tel de mes camarades que je retrouve ici : « Est-ce qu'en France il n'y aurait plus que les prisonniers pour avoir conservé toute leur dignité d'hommes ?... »

Nous voilà dans la salle de projections à goûter la première vision d'importants morceaux de nouveaux films. Tout d'abord *Jenny et le Monsieur en habit*, puis *Anouchka* qui, avec Hilde Krahl, Elise Aullinger, Siegfried Breuer, Friedl Czepa, nous apparaît comme un film très dense et que nous verrons bientôt en France. Voici une œuvre tournée en plein cœur de l'Afrique, si l'on en juge par les images : c'est *Carl Peters*. Quelles palmes ! Quelles chevauchées ! Quels horizons !... Des nègres dansent, des ubas frêles fuient sur les rapides... En vérité, nous sommes dépaysés... C'est alors qu'on nous confie que ce film de la jungle africaine fut tourné à quelques kilomètres de là, sur les bords de l'Isar... Alors, l'expression s'impose : nous sommes transportés.

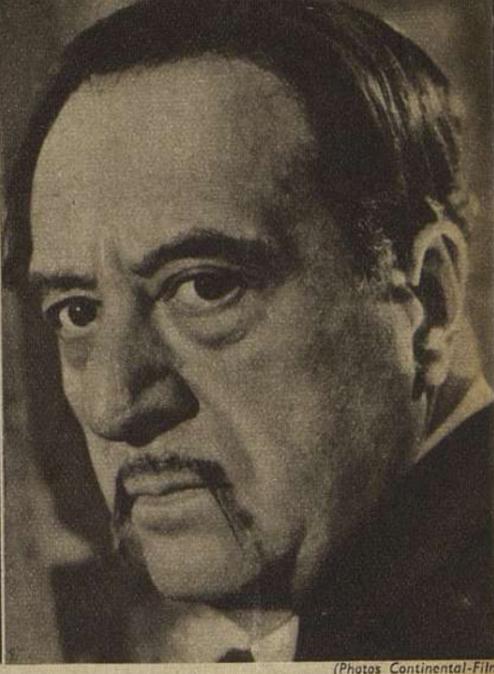
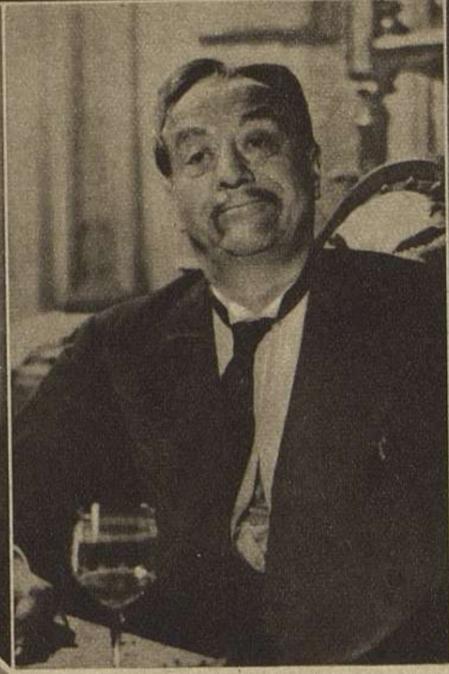
Comédiens nous intéresse encore plus avidement, car il s'agit du dernier film de G.-W. Pabst, ce grand metteur en scène d'Europe qui a toujours su résister au sortilège américain et nous donner des chefs-d'œuvre qui ont nom *L'Opéra de Quai-Sous*, la *Tragédie de la Mine*. Avec lui, l'écran a toujours l'air de se secouer de sa léthargie ; les prussiens qui dansent dans un rayon deviennent ce rayon même et les images qui se préparent sont

toujours autant de merveilleux voyages. Dans cette bande qu'animent Kathe Dorsch, Hilde Krahl, Henry Porten, Gustav Diesel, nous retrouvons cet accent si personnel, il y a une scène d'orgie qui nous évoque les plus truculentes peintures flamandes... On pense à Rembrandt, mais surtout à Pabst.

Pabst ! Nous le retrouvons enfin dans la cour ensoleillée du studio. Nos souvenirs se confondent... Il veut serrer toutes les mains à la fois, celles de Préjean, celles de Viviane Romance, les miennes... Et voilà les Champs-Élysées qui se surimpressionnent, comme dans un film, sur nos prunelles.

Je me rappelle la veille de la guerre... Pabst était encore là, espérant malgré tout... Et j'étais, auprès de lui, un autre homme de bonne volonté... Et nous étions au moins deux à nous connaître, un Allemand et un Français, dans cette grande capitale de lumière spirituelle... Et nous pensions à tous ceux-là qui, comme nous, d'un même élan,

Un Grand Maître ? Un Ivrogne ? Un Détective ?



(Photos Continental-Film)



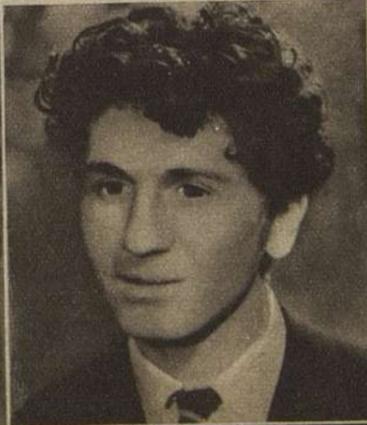
Nicole Loursat. (Juliette Faber.)



Edmond Dossin (Marc Dolnitz.)



Pierre Ringée



Mouloudji



Jacques Denoël

PUISQUE c'est là la dernière bonne production de la saison, revenons un peu à la charge. Raimu domine le film de tout son talent magistral. Il l'emplit, il en est le rayonnement. Mais, de son côté, Henry Deccin y affirme son habileté. C'est à présent un de nos meilleurs metteurs en scène. Le roman de Georges Simenon, comme l'adaptation et le dialogue de Georges Clouzot lui apportaient des éléments de prix. Il les a utilisés au mieux. Au contraire, sa mise en scène est vivante, soignée, réfléchie. Rien n'a été laissé au hasard. Rien n'a été fait au petit bonheur. La lumière et les ombres y jouent intelligemment et participent au drame. S'il a su restituer l'atmosphère si particulière de l'étrange maison de l'avocat Loursat, il a su également donner aux scènes du procès qui, avec leur défilé interminable de témoins, eussent pu être fastidieuses, une variété, un mouvement, un agrément qui en font le point culminant du film. Mieux, il a fait du cinéma avec une plaidoirie d'avocat. Et ce n'est tout de même pas à portée de toutes les caméras.

Didier DAIK.

Les Inconnus dans la Maison



Manu (A. Reybaz)



Pierre Fresnay, "un journaliste à la page", dans *Le Journal tombe à 5 heures*.

LE JOURNAL TOMBE A CINQ HEURES

Quel drôle de journal ! Je n'en ai jamais vu de semblable. Il est vrai qu'ils ne se ressemblent guère et que leur atmosphère, leur aspect, leurs méthodes, leur esprit varient souvent. Un changement de direction suffit pour tout transformer et, somme toute, si un journal comparable à cette *Dernière heure* que nous propose ce nouveau film, n'existe pas, on peut admettre qu'il eût peut-être pu exister. Il existera même, peut-être, un jour, plus tard, quand les rédacteurs en chef auront des bureaux de « businessman » américain, quand toute une rédaction, y compris les secrétaires et les photographes, pourra être mobilisée pour la confection d'un reportage, quand les administrateurs passeront leur temps à ramasser les épingles dans les rainures du parquet, quand les chefs de vente auront des prérogatives directoriales et le droit de casser les oreilles à toute une rédaction, autrement dit quand les poules auront des dents. Naïf, en somme, un film comme celui-là, n'est pas un documentaire. Il ne nous offre pas « le journalisme », mais, ce qui est tout différent, une histoire qui se déroule dans un journal quelconque, un journal de fantaisie, né dans l'imagination d'un scénariste qui pourtant connaît la question. Prenons-le comme on nous le propose et s'il contient un élément attractif ne nous en privons pas. Les *Ronds de Cuir* de Courteline étaient-ils une peinture exacte de la vie des ministères ou une caricature ? Il est dommage que O.-P. Gilbert, qui a imaginé ce scénario, n'ait pas un talent de caricaturiste. Son journal n'eût pas eu cette apparence de vérité qui, justement, sue l'erreur à chaque image. Elle ne représente rien de particulièrement attachant. Pas un instant on éprouve les sentiments de mépris pour soi-même, d'abord, d'émotion ensuite, qui probablement doivent faire battre plus vite le cœur de cette petite licenciée dont les débuts dans le journalisme sont particulièrement mouvementés. Ce qu'il y a de mieux, c'est la mise en scène et l'interprétation. Georges Lacombe a fait pour le mieux. Son film a du mouvement, de l'habileté et un maximum de crédibilité. Quant à la distribution, elle est de premier ordre. Elle réunit des interprètes infaillibles tels que Pierre Renoit, Pierre Fresnay, Pierre Larquey, Marcel Vallée, Gabrielle Dorziat. Elle compte aussi des artistes qui, comme Marie Déa, Bernard Blier, Louis Salou, représentent l'avenir, un avenir qui est déjà un brillant présent. Et l'on reconnaît au passage Tonia Fédor, qui est exquise.

Pasquali, René Génin, Lucien Coedel, Brochard, Elisa Ruis, Georges Vitray, Arlette Marchal, Helena Manson, Roquevert, et surtout Jacqueline Gauthier qui est une des meilleures.

LA LOI DU PRINTEMPS

Il y a trop longtemps que j'ai lu *Les Petits*, la belle pièce de Lucien Népote, pour pouvoir me rendre compte exactement de la façon dont elle a été traitée. Mais à première vue, il semble que les adaptateurs aient été très respectueux envers elle. Le conflit qu'elle illustre et qu'illustre à présent le film, est de ceux qui touchent le cœur du public. Son développement peut, à la fois, faire naître le rire ou l'émotion et on n'a pas manqué, avec juste raison, de se servir de l'un et de l'autre. Mais il me semble que le film de Daniel Norman souffre d'une erreur d'interprétation.



Georges Rollin et Huguette Duflos deux interprètes de "La Loi du printemps."

Les Films

Georges Rollin, dont le talent n'est pas en question, n'a peut-être pas le physique du rôle qui lui est confié. Il eût fallu un homme aux épaules plus larges, un homme à qui l'âge eût donné plus de poids et plus d'autorité, pour être ce fils intransigeant qui discute l'attitude de sa mère et vient dans le nouveau foyer, qu'elle a fondé, à la mort d'un premier mari, pour y jeter le trouble et la discorde. Georges Rollin, avec son aspect juvénile et charmant, sa facilité à être cynique, son air de ne pas connaître suffisamment la vie pour pouvoir en discuter, apparaît plutôt comme un jeune garçon dont l'attitude déraisonnable relève encore de la fessée ou de la paire de claques et l'on s'étonne ou de la paire de claques et l'on s'étonne que sa trop tendre maman ne mette pas fin, de cette façon, à ses cruels agissements. Daniel Norman, dont la technique s'améliore de film en film, a mis cette histoire en scène avec des moyens simples et faciles. Le dialogue, avec sa tendance à être ampoulé, ne lui facilitait pas la tâche. Le découpage non plus.

Autour de Georges Rollin, qui est le personnage central du film, Pierre Renoit dispense son autorité et son talent à toute épreuve ; Huguette Duflos est une jeune maman toute surprise d'avoir d'aussi grands fils et qui ne sait comment les diriger, et Alice Field une jolie veuve aux prises avec un texte qui la gêne aux entournures et des scènes dans lesquelles elle a, chez elle, l'air d'être en visite. L'excellent Gilbert Gil ; Yves Furet aux dons encore un peu désordonnés ; Mai Bill tout à fait exquise ; René Génin ; la petite Monique Dubois, petite artiste haute comme ça, découverte par « Ciné-Mondial » ; Marguerite Ducouret, Colette Laurent, Philippe Richard et Marguerite Deval qui, en quelques répliques, s'installent dans la situation avec éclat, sont les bons interprètes de cette histoire que pare une jolie musique de Vincent Scotto.

(Photos Gaumont S.P.C. et C.C.F.C.)

Arletty nous revient dans "L'Amant de Bornéo" dont nous parlerons dans notre prochain numéro.



UN CADAVRE DANS UN RAVIN



(Photos Eclair-Journal).

auprès duquel gît une
jeune femme blessée

Quel est cet homme?

*La jeune femme
se tait
sur son identité*

Un accident, dont les causes demeurent mystérieuses, vient de se produire en Savoie. Une voiture automobile s'est écrasée dans un ravin, après une chute de plusieurs mètres. Les deux occupants : un homme et une femme. Le premier, dont l'identité n'a pas été établie, a été tué sur le coup. Qui est cet homme ? Sa compagne, grièvement blessée, pourra-t-elle éclairer l'enquête ? Le film de Berthomieu, *La Neige sur les pas*, interprété par Pierre Blanchard et Michèle Alfa, dont on annonce la sortie à Paris, vous le dira bientôt !

Entre Castellane et Moustiers

JEAN GRÉMILLON DÉCOUVRE

le décor idéal de « Lumière d'Été »

Le premier film satirique

MONSIEUR GIROUETTE

le M. Prudhomme 1942

Le cinéma ne nous est encore jamais apparu comme un genre satirique. Il n'a servi jusqu'à présent qu'à distraire ou à instruire... jamais vraiment à redresser les torts à coups de fouet. Avec *M. Girouette*, nous voyons apparaître le film satirique proprement dit. C'est la première fois en France que l'on ose aborder ce genre. La



dit. C'est la première fois en France que l'on ose aborder ce genre. La

Jean Grémillon vient de rentrer des Basses-Alpes où, avec la collaboration de Jacques Prévert et Pierre Laroche, il a préparé et mis au point le scénario de son prochain film qui s'intitulera *Lumière d'été*.

Cette production, dont l'action se passera dans le cadre désertique des Alpes de Provence, marquera la rentrée au studio de Madeleine Renaud, qui n'avait rien tourné depuis *Remorques*, le dernier film de Grémillon. Elle aura pour partenaire dans *Lumière d'été* : Paul Bernard et Pierre Brasseur, que l'on n'a pas vu non plus à l'écran depuis plusieurs années.

Jean Grémillon a « repéré » entre Castellane et Moustiers les décors extérieurs de son film qui doivent être nombreux et jouer un grand rôle dans le développement de l'intrigue.

Les prises de vues auront lieu courant juillet et les intérieurs seront tournés à Paris.

MICHÈLE ALFA sera Mercédès dans « Le Comte de Monte-Cristo »

On doit tourner dans le courant de l'été une nouvelle version du *Comte de Monte-Cristo*, l'œuvre fameuse d'Alexandre Dumas.

Le choix du réalisateur n'est pas encore arrêté, mais ce sera à Michèle Alfa qu'incombera la lourde tâche d'incarner Mercédès, l'héroïne du roman. Les autres rôles ne sont pas encore distribués.

WILHELM KEMPF EST A PARIS

La Société des Concerts du Conservatoire nous informe que le *Festival Strauss*, annoncé pour le 18 juin, au Palais de Chaillot, est reporté à une date ultérieure, en raison de la présence à Paris du grand pianiste Wilhelm Kempff.

C'est un grand honneur pour la Société des Concerts du Conservatoire d'avoir pu s'assurer l'exclusivité, pour la saison, de cet artiste incomparable et de pouvoir le présenter au cours du *Festival Beethoven* qui remplacera, le 18 juin, au Palais de Chaillot, celui prévu pour cette date.

Wilhelm Kempff et l'Orchestre de la Société des Concerts interpréteront trois concertos pour piano et orchestre : ut mineur, sol majeur et mi bémol.

Cette manifestation fera partie du cycle de festivals organisé sous le patronage des disques « La Voix de son Maître » avec la participation du Cercle Artistique de Paris « La Triade ».

MARCELLE GÉNIAT montre sa joie d'être SOURDE-MUETTE...

...dans un film parlant

Marcelle Géniat vient d'être engagée pour tourner dans un film, *Le loup des Malveneur*, dont Guillaume Rodot doit entreprendre la réalisation dans le courant de juillet.

L'interprète du *Briseur de chaînes* et de *Célestine* jouera dans ce film le rôle d'une sourde-muette, et elle s'en déclare enchantée. Voilà qui nous ramènera aux beaux jours du film muet !

On s'étonne d'ailleurs que nos réalisateurs n'aient pas encore pensé à tirer parti des beaux effets que permettrait le jeu d'un acteur muet parmi les bavardages de ses camarades...

Mais il n'est jamais trop tard, dit-on... *Le loup des Malveneur* comblera-t-il cette lacune ?

Il faut bien rire un peu...

(Suite de la page 5.)

Quand nous avons surpris les deux fantaisistes, Jean Parédès, armé du soufflet de la cheminée, se vaporisant le front pour aider l'inspiration. — J'ai une idée, s'écria-t-il.

Il tomba à genoux au milieu d'une quinzaine d'in-folio qui jonchaient le tapis et se mit à écrire furieusement.

— Titre : *Un drame dans une serre* ou *la Princesse outragée*.

— Bravo ! s'enthousiasma Denise Bréal. Jouons tout de suite.

Nous voici en pleine aventure. — Je vous enlève sur mon cheval et nous arrivons au cœur de la forêt vierge poursuivis par vos serviteurs.

— Mais savez-vous monter à cheval ? s'enquiert Denise Bréal.

— Moi, non ! Si vous croyez que ça m'arrête...

Il place une chaise au milieu du salon.

— Rossinant, ne bouge pas pendant que nous allons l'environner de forêt vierge.

Toutes les plantes du salon sont mobilisées et l'animal rustique se laisse gagner par la forêt vierge.

— Et maintenant, au galop, rugit Parédès en empoignant Denise Bréal par la taille et en enfourchant la chaise...

— Arrête, s'écrie-t-elle. On a oublié de mettre les oiseaux dans les arbres.

Il fallut recommencer la scène.

Pendant cette débâche inquiétante de mise en scène, le caniche s'était jeté sur une bobine de pellicule que notre reporter avait laissée sur le divan et s'en était allé la ronger à l'autre bout de l'appartement.

Les enfants s'amusaient. Mais leurs jeux ne sont pas toujours sans profit.

La conclusion de cette histoire est celle-ci : Jean Parédès, qui ne savait pas monter à cheval, a décidé d'aller chaque semaine au manège avec Denise Bréal.

J. R.

Le Coin...

Cette semaine, au studio : Billancourt : *L'assassin habite au 21*. Réal. : H.-G. Clouzot. Régie : Metchikan. — *La fausse maîtresse*. Réal. : Cayatte. Régie : Olive-Continental.

Neuilly : *Mariage d'amour*. Réal. : Decoin. Régie : Bryau-Continental.

Battes-Chaumont : *Haut le vent*. Réal. : J. de Barancelli. Régie : Genty-Mineva. — *A la belle frégate*. Réal. : A. Valentin. Régie : Hartwig-Régina.

Photocolor : *Madame et le mort*. Réal. : L. Daquin. Régie : Rivière-Si-nas.

Saint-Maurice : *Femme de bonne volonté*. Réal. : M. Gleize. Régie : Daniel-G.F.C. — *Hommage à Georges Bizet*. Réal. : L. Cuny. Régie : Mahaut-Cavagnac.

Epinay : *L'homme qui joue avec le feu*. Réal. : J. de Limur. Régie : Hérold-Ind. Ciné.

En extérieur : *Les visiteurs du soir*. Réal. : M. Carné. A. Nice.

Mousses. Réal. : J. Dréville. A. Toulon.

Patricia. Réal. : P. Mesnier. Vallée de Chevreuse.

On prépare : *Retour de flamme*. Ce film de la Général Film est légèrement retardé. La production ne reçoit plus. Général : 61, avenue Marceau.

COURS DE CINÉMA MIHALESCO
35, rue Ballu — TRI 40-12

Capitaine Fracasse. Ce film de la Lux dirigé par Abel Gance verra son premier tour de manivelle le 29 juin. Lux : 25, rue de la Bienfaisance.

Pathé. Cette firme reçoit tous les jours, sauf le samedi, de 15 h. à 17 h. *Lettres d'amour*. Ce film de la production Synops n'a pas encore une date déterminée pour le tournage. Nous espérons qu'ainsi que pour leur dernier film *Le lit à colonnes*, nous pourrions vous indiquer prochainement les dates de réception de la régie assurée par M. Sureau.

Les ailes blanches. Ce film de Robert Péguy se trouve être repoussé au mois d'août.

Le loup des Malveneur. Ce film sera réalisé dans le courant de juillet. Jean Féline et M. Vincent Bréchinac adaptent en ce moment ce scénario.

Savez-vous que ? Tous les artistes et techniciens de synchronisation sont astreints aux régimes et lois en vigueur et de ce fait doivent se mettre en règle vis-à-vis du C. O. I. C. et des autorités d'occupation, faute de quoi ils ne pourront travailler.

Dernière minute. J. Boyer mettra en scène, dans le début de juin, un film dont Jean Tisserand sera la vedette.

Le chauffeur et Madame. Actuellement réception des petits rôles et de la figuration. Pathé : 6, rue Francoeur.

L'Echotier de Semaine.

...du **Figurant**

Etudiants...

En adhérant aux « Jeunesses Musicales de France », vous bénéficiez de nombreux avantages dont celui de pouvoir assister, à des conditions exceptionnelles, aux répétitions générales des quatre grands festivals par lesquels la Société des Concerts du Conservatoire clôturera la saison.

Nous rappelons pour mémoire que les répétitions générales de ces festivals sont réservées exclusivement aux étudiants, au prix de 10 francs la place isolée, ou de 5 francs par groupe. Exceptionnellement, les étudiants ayant adhéré aux « Jeunesses Musicales de France » ne paieront que 5 fr. même s'ils se présentent isolément.

Pour tous renseignements, adressez-vous aux « Jeunesses Musicales de France » (Service des Etudiants), à M. Marais, 15, rue Soufflot. Cette association n'est pas un organisme privé ; en effet, elle relève du Comité National de Propagande pour la Musique.

RÉSULTATS du Concours des Ombres

Je le reconnaîtrai les yeux fermés... Presque, car derrière ces profils sombres, plus de six cents de nos lecteurs ont découvert :

Pierre Blanchard,
Pierre Fresnay,
Elvire Popesco,
Micheline Presles,
Renée Saint-Cyr.

Mais il y avait une question subsidiaire. Il fallait donner une liste qui était pourtant très simple, puisqu'il s'agissait de l'ordre alphabétique. C'était on ne peut plus enfantin, mais il fallait y songer. Cependant, malgré cette question subsidiaire, beaucoup de nos lecteurs et lectrices ont répondu justement. Recevront une photo dédiée aux gagnants dont les noms suivent :

Mlle Nicole Gualdi, 31, rue des Mé-sanges, Taverny ; Mlle Christiane Hal-loi, 4, rue Henriot-Berrier, Neuilly ; Mlle Josette Beurin, M. André Andry, M. Blaise Caruchet, M. Richard, M. Bertrand Blondel, M. Jules Fabre, M. Laurent Bedoin, Mlle D. Lugnot, M. Charles Catulle, M. Julien Saint-Cyr, Mlle Simone Dablet, M. Jean Bé-zot, M. Jean Dubois, M. André Lefé-bur, Mlle C. Molinard, M. Marius Bon-nard, Mlle Louise Picard, Mlle Gene-viève Lefur, Mlle Lucie Popard, Mlle Andrée Latouche, Mlle Lucienne Jarousse, Mlle Irène Lethuillier, Mlle F. Jeabin, Mlle Georgette Gobert, M. Jean Mondor, Mlle Simone Hinstin, M. Ernest Devaux, Mlle Célestine Amperey, M. Gaëtan Morbinac, Mlle Huguette Blanc, M. Fernand Gabriel, Mlle Geneviève Rochenard, Mlle Blanche La-goit, Mlle Monique Larue et M. Hu-berl Malmel.

THÉÂTRE des MATHURINS
Marcel Herrand et Jean Marchat

**D'APRÈS NATURE
ou PRESQUE...**

PIÈCE POLICIÈRE
T. l. s. à 19 h. 20 sauf mar. Nat. sam. dim. à 15 h.

Ciné.



Dans ce numéro
**JEUNES ESPOIRS
FRANÇAIS**

mondial

**TOUS
LES VENDREDIS**

4^F.

N° 41 - 5 juin 1942



**Fernand Gravey
que nous rever-
rons bientôt.**

(Photo Harcourt)